

Au bout du rêve

Philippe Cullard

Séminaire ACF-Est

15 janvier 2009

Je voudrais, tout d'abord, vous proposer quelques sous-titres susceptibles d'évoquer, sinon résumer, mon propos.

Ce pourrait être, « Du discret et de l'indiscret », au sens de l'intime le plus étranger, celui que Lacan nomme en référence à Saint Augustin « l'extime ».

Ou encore, « Clair-obscur », pour invoquer Rembrandt ou Georges de La Tour, les peintres de la lumière et du noir¹.

Ou enfin, et c'est sur ces questions que je conclurais, « Du sujet, de l'objet », au sens de l'objet *a*, « et des objets », au sens de la relation objectale.

En effet, de même que l'opacité du chaos primitif de la mythologie ou de la caverne de Platon, se déduit du jour de la première aube ou des ombres que projette le feu des torches, au début il y avait les ténèbres, « la matière noire » astrale, mais personne ne le savait.

« Je n'étais pas là la nuit où j'ai été conçu », écrit Pascal Quignard dans « La nuit sexuelle »², et c'est le scandale du tableau de « L'origine du Monde » de Gustave Courbet que Lacan avait acquis. Le *Mehr Licht* de Goethe ne retient que sur le fond pressenti de l'envahissement par l'obscurité, à l'instar du « petit carré de papier blanc » qui « détache comme distinct d'être éclairé en son contraste le disque noir » de Merleau-Ponty³.

UN OUTIL HEURISTIQUE

Aussi l'opposition éclairante à laquelle Armand Zaloszcyc nous initie dans son séminaire, depuis Lacan et Jacques-Alain Miller, entre « l'ensemble infini des nombres entiers, fait de nombres discrets, séparés les uns des autres, et l'ensemble infini des nombres réels qui, lui est sans lacune »⁴, continu, est-il l'outil heuristique dont je me suis servi pour aborder le thème que j'ai choisi de mettre au travail – l'ombilic du rêve dans le rêve de l'injection à Irma – dans un cartel qui s'est donné pour titre celui d'une déjà vieille chanson de Jean Jacques Goldman « Au bout de mes rêves ». En tout état de cause, il ne s'agit ici, que d'un rapport d'étape, d'un travail qui se poursuit.

Ce contraste qu'Armand Zaloszcyc qualifie de « rudimentaire », n'en est pas moins difficile à manier. La notion même d'infini expose d'emblée à la limite de ce que Lacan appelait notre « débilite mentale », soit la difficulté à concevoir, saisir au sens de *begriffen*, cette notion qui reste finalement opaque et impensable, quand bien même nous pouvons en énoncer et définir des variantes avec des mots.

Dans le texte que vous avez pu lire « *L'Unerkannt* et la jouissance liquide », en pièce jointe à l'annonce de ce séminaire, à paraître prochainement dans la « Lettre Mensuelle » qu'il m'a autorisé à diffuser - ce dont je le remercie vivement - et qui est la première partie d'un exposé présenté à Paris à une soirée de préparation des dernières journées de l'ECF le 21 Mai 2008, à laquelle il convient donc d'ajouter la lecture de la seconde partie de cet exposé parue dans la « Lettre Mensuelle » No 270 (Juillet-Août 2008) intitulée « Pragmatique du rapport sexuel », Armand Zaloszcyc procède à plusieurs homologies que je réduis, en les condensant, à deux principales.

La première consiste à envisager à la place des nombres entiers, les signifiants du langage comme un ensemble infini d'éléments discrets, donc dénombrables, et susceptibles de se constituer en tout, puisque définis par la linguistique structurale comme oppositifs (S1 - S2) et de les assimiler en tant que « medium de notre expérience » au savoir (S1 → S2), ce qu'il est possible de connaître ou reconnaître, soit la réalité.

La seconde homologie considère l'ensemble infini et continu des nombres réels comme homologue à l'impossible à reconnaître, *l'Unerkannt*, à l'innommable, à l'indicible, au silence, au refoulé primordial *Urverdrängt*, à l'Un non comptable de la première hypothèse du Parménide « sans enveloppe, sans limite entre un intérieur et un extérieur », donc sans lacune intermédiaire et en ce sens « pas tout », à la jouissance, l'inconscient liquide, au réel et enfin à la jouissance féminine.

Je souligne qu'Armand Zaloszcyc note évidemment le paradoxe qui consiste à intégrer au savoir l'impossible à savoir, question qui amène Jacques Derrida⁵ à propos des mêmes références freudiennes sur l'ombilic, à des conclusions qui interrogent la psychanalyse et lui « résistent » au moins apparemment.

Ce dense préliminaire posé, je ne reprendrais pas le détail de l'interprétation du « rêve des rêves »⁶, celui de « l'Injection à Irma »⁷ que je supposerais connu. « Rêve des rêves », selon Lacan, parce qu'il est le premier de ses rêves que Freud soumet à une « interprétation approfondie », ce que très précisément Lacan ne conteste pas dans les deux séances qu'il lui consacre dans le Séminaire II. Tout au contraire, sa « ré-analyse » comme il s'exprime, vise à démontrer qu'il y est bien parvenu - voire « trop »⁸ dit-il - et, sinon à bout de ce rêve, puisque comme nous le verrons c'est plutôt le rêve qui arrive à bout de Freud, tout du moins au bout de ce rêve.

Que signifie ce « trop » qui motive Lacan à parler de l'interprétation de ce rêve par Freud comme d'une expérience dramatique⁹ exceptionnelle¹⁰ ? En tout état de cause, si « la clé du rêve est la même que la clé de la névrose et de la cure »¹¹, il est légitime de s'y intéresser à propos de la question de cette année : « Comment devient-on psychanalyste au XXIème siècle ? ».

ACHERONTA MOVEBO¹²

Pour tenter de répondre à ces interrogations, je me suis proposé de passer au crible de l'outil que je viens d'évoquer, c'est-à-dire celui du discret et de l'indiscret, tant les « sujets » qui apparaissent tour à tour dans le rêve que la formule terminale du rêve, celle de la triméthylamine, écrite en caractères gras.

Pour ce *casting*, Lacan nous procure un appareil discriminant et particulièrement tranchant qui recoupe – c'est le cas de le dire – celui décrit en introduction. Cet appareil c'est celui qui règle l'imaginaire, soit le « Toi ou moi entre le sujet et l'objet »¹³. Et à lire et relire l'interprétation par Freud de son rêve typique, j'ai en effet eu le sentiment dont l'intensité n'a fait que croître, et qu'il a probablement éprouvé, d'assister à un véritable et cynique jeu de massacre – et dont il ne réchappe pas lui-même – à peine voilé par son talent littéraire et son humour. Le sentiment aussi de passer de la discrétion à l'indiscrétion la plus radicale.

Otto, tout d'abord, en tant qu'il est le messager de la mauvaise nouvelle et quoiqu'il le désigne de l'un de ses « plus proches amis »¹⁴, Freud convient « se venger »¹⁵ de lui. Par son ironie mordante il le blesse tant dans le duel où il est ridiculisé par Léopold qu'à l'occasion du cadeau de la bouteille de liqueur, puis il est rendu coupable et exécuté pour avoir en fin de compte pratiqué à Irma une injection avec une seringue sale.

Exit aussi, dans la série des médecins indignes, le Docteur M. dont il se « moque »¹⁶ avec ses raisonnements de Diafoirus ignorant. C'est là encore un ridicule qui tue et emporte avec lui le cadavre de son demi-frère Philippe.

Freud règle encore son compte à Irma l'indocile, pourtant elle aussi amie de la famille et « très proche »¹⁷. Elle est, dit Lacan, « déjà morte, c'est-à-dire, déjà malade d'une maladie organique »¹⁸.

A terme ne sont épargnés que Léopold celui qui va « au fond des choses »¹⁹ et Fliess qui est toujours « d'accord avec (lui) »²⁰. Ils apparaissent comme des avatars à peine déguisés de Freud, ils sont de fait Freud. Il y a encore « l'amie d'Irma » qu'il estime tant mais qui n'est pas moins Freud, puisque ses symptômes hystériques qui « miment » une tuberculose sont les mêmes que son propre rhumatisme à l'épaule²¹.

Ne reste donc qu'un Freud-Narcisse et féminisée – de surcroît veuf comme l'amie d'Irma, exit donc aussi Madame Freud – qui plonge son regard curieux au plus profond de sa propre bouche, et si elle émet encore quelques énoncés, ils se tarissent parvenus à ce que Lacan identifie comme le premier sommet du rêve qui culmine dans la vision d'horreur de l'innommable²² et de l'informe. C'est là, dirons-nous, un premier ombilic en image.

Freud est littéralement saisie, il se tait et silencieux, pareil à la Reine et au Ministre du conte d'Edgar Poe, il regarde se dérouler inexorablement le scénario par lequel il est conduit plus qu'il ne le conduit – comme s'il était possédé par quelque chose – jusqu'à la fermeture du rideau, c'est-à-dire sa propre disparition, son anéantissement. Freud lui-même n'échappe pas à cette liquidation qu'on peut qualifier de quasi-totale. Cette solution finale à l'écho terrible, nous pouvons maintenant l'identifier au plaisir mauvais de la pulsion de mort freudienne et à la jouissance de Lacan.

L'OBJET IMPOSSIBLE

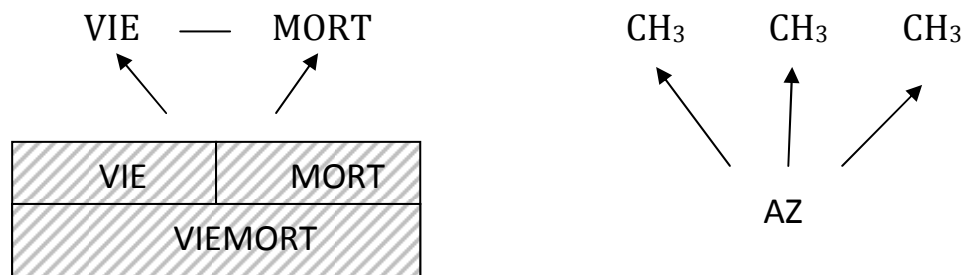
Il reste pourtant sur la scène la formule écrite en caractères gras pour souligner son importance²³, c'est le deuxième sommet du rêve que Lacan considère comme « éminemment symbolique »²⁴. Ce second ombilic n'est pas en image comme le premier, il est fait de lettre mais, dit Lacan, c'est « la voix de personne »²⁵, c'est dire qu'il n'y a plus personne, *Nemo*²⁶.

Il y a donc une alternative, ou le sujet et une « relation objectale frappée d'une incertitude fondamentale »²⁷ nul en effet comme nous l'avons vu ne trouve grâce aux yeux de Freud, ou son aphanisis²⁸, son *fading*²⁹ et alors ce curieux « dernier objet »³⁰, donc un « sujet qui ne saurait désirer sans être fondamentalement séparé de l'objet ».

Cet étrange objet n'est cependant « plus un objet »³¹ parce qu'il ne peut être nommé par un signifiant³².

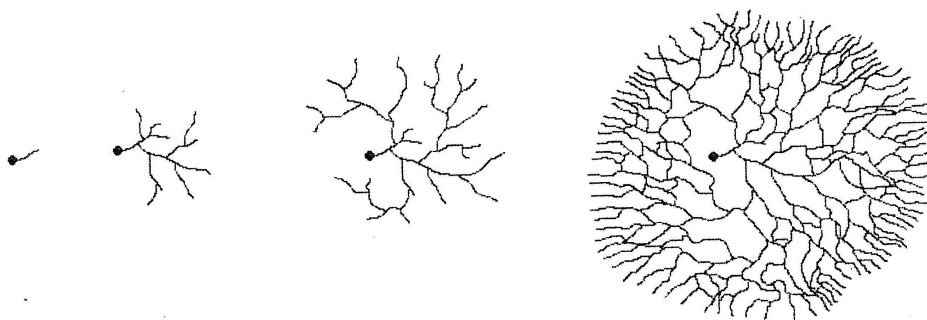
En effet, à la façon dont Lacan à propos de *La lettre volée* précise bien qu'on en connaît pas le signifié mais seulement le sens, celui d'une menace qui est celle de l'abolition d'un ordre ou d'un pacte qui lit et donc différencie, sépare, le Roi et la Reine, Lacan parvient encore à distinguer – si l'on peut dire – l'équivoque du sens des images juste au-dessus du premier ombilic : au fond de la gorge d'Irma c'est, et « l'abîme de l'organe féminin »³³ d'où sort la vie et « le gouffre de la bouche où tout est englouti »³⁴. Autrement dit, c'est la quasi confusion, connexion, de la vie et de la mort qui sont là juxtaposées, avant qu'elles ne s'emmêlent, en désordre.

De même, la figure antécédente d'un oxymore peut encore être discriminée, reconnue, avant qu'elle ne s'estompe, holophrasée en quelque sorte, dans l'opacité et l'épaisseur du trait noir des caractères gras de la formule chimique du dernier ombilic : la triméthylamine est autant la vie puisque composant du sperme, que la mort puisque produit de sa dégradation³⁵.

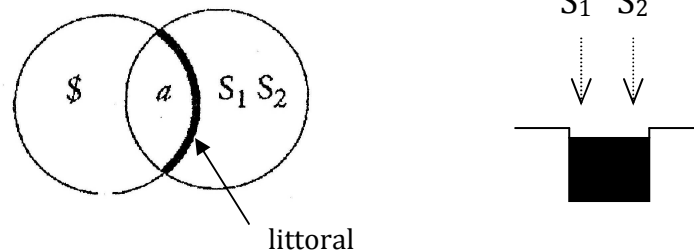


Conséquemment, la lettre proprement dite n'est pas un signifiant si l'opposivité qui le caractérise s'y annihile.

L'image du « mycelium »³⁶ vient ici au bon moment sous la plume de Freud : « l'ombilic du rêve », c'est « le point où il est assis sur le non reconnu ». Le spore du mycelium est ce point dense et inextricable d'où s'élève le désir du rêve.



Une seconde image celle du littoral que propose Lacan, quinze ans plus tard dans *Lituratere* est aussi pertinente en ce qu'elle marque la limite entre des éléments hétérogènes, à la différence de la frontière qui ne sépare que des éléments de même nature. « Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait littoral »³⁷, qu'Eric Laurent³⁸ souligne d'un trait gras en se servant des cercles d'Euler d'aliénation et séparation. Les éléments discrets se liquéfient, « ruissellent », et « creusent le ravin de l'écriture », dit Jacques-Alain Miller³⁹.



Au bout du rêve la question est donc moins celle du sujet que celle, comme le dit Armand Zalozyc, de l'objet, qu'on n'est pas puisqu'il n'y a plus personne, qu'on n'a pas non plus, mais qui vous possède et qui n'est donc pas « sans effet », comme nous l'a rappelé Alain Merlet⁴⁰, en référence à Lacan dans *Lituratere*.

¹ M. Pastoreau. Noir. *Histoire d'une couleur*. Ed. Seuil. Paris. 2008

² P. Quignard. *La nuit sexuelle*. Ed. Flammarion. Paris. 2007 (p. 11)

³ J. Lacan. M. Merleau-Ponty. *Autres Ecrits*. Ed. Seuil. Paris. 2001. (p. 117)

⁴ A. Zalozyc. *L'Unerkannt et la jouissance liquide*. A paraître dans la *Lettre Mensuelle* No 275. Février 2009. (pp. 14-17)

⁵ J. Derrida. *Résistances*. La notion d'analyse. PUF du Mirail. 1992

⁶ J. Lacan. *Le Séminaire. Livre II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Ed. Seuil. Paris. 1978. (p. 178)

⁷ S. Freud. *L'interprétation du rêve*. PUF. 2004. (pp. 141 – 156)

⁸ J. Lacan. *Op. Cit.* (p. 183)

⁹ *Ibid.* (p. 199)

¹⁰ *Ibid.* (p. 198)

¹¹ *Ibid.* (p. 189)

¹² S. Freud. *Op. Cit.* (p. 14). Il s'agit là de la seconde partie du vers de l'Eneide que Freud a placé en exergue de sa *Traumdeutung*

¹³ J. Lacan. *Op. Cit.* (p. 201)

¹⁴ S. Freud. *Op. Cit.* (p. 141)

¹⁵ *Ibid.* (p. 154)

¹⁶ *Ibid.* (p. 150)

-
- ¹⁷ *Ibid.* (p. 141)
- ¹⁸ J. Lacan. *Op. Cit.* (p.200)
- ¹⁹ S. Freud. *Op. Cit.* (p. 148)
- ²⁰ *Ibid.* (p. 152)
- ²¹ *Ibid.* (p. 148)
- ²² J. Lacan. *Op. Cit.* (p. 196)
- ²³ S. Freud. *Op. Cit.* (p. 152)
- ²⁴ J. Lacan. *Op. Cit.* (p. 190)
- ²⁵ *Ibid.* (p. 202)
- ²⁶ *Ibid.* (p. 191)
- ²⁷ *Ibid.* (p. 201)
- ²⁸ J. Lacan. *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.* Ed. Seuil. Paris. 1973. (p. 201)
- ²⁹ *Ibid.* (p. 199)
- ³⁰ J. Lacan. *Le Séminaire. Livre II* (p. 198)
- ³¹ *Ibid.* (p. 196)
- ³² *Ibid.* (p. 202)
- ³³ *Ibid.* (p. 196)
- ³⁴ *Ibid.* (p. 196)
- ³⁵ *Ibid.* (p. 190)
- ³⁶ S. Freud. *Op. Cit.* (p. 578)
- ³⁷ J. Lacan. *Le Séminaire. Livre XVIII. D'un discours qui ne serait pas du semblant.* Ed. Seuil. 2006. (p. 117)
- ³⁸ E. Laurent. La lettre volée et le vol de la lettre. Conférence prononcée au Cours de Jacques-Alain Miller : « l'expérience du réel dans la cure analytique »
- ³⁹ J.-A. Miller. De la nature des semblants. Cours No 17 du 15 avril 1992.
- ⁴⁰ A. Merlet. Conférence à la Section Clinique de Strasbourg. 10 janvier 2009